

Porte de la forteresse d'Ivangorod avec pont détruit

Un à un, par les sentiers traversant les bois de bouleaux, de hêtres et de chênes où le soleil printanier joue à travers les branches, les moujiks arrivent au tombeau. Les femmes et les jeunes filles, avec leurs toilettes du dimanche, propres et aux vives couleurs, forment des taches gaies sur ce fond d'un brun sombre. Les paysans ont mis leurs habits de peau garnis de fourrure; certains ont de belles têtes; des barbes en broussailles, la peau hâlée, et coupée de mille rides. Voici un petit vieux à barbe blanche, le visage marbré de rides profondes, qui se considère comme l'ami personnel de Tolstoï. « C'est lui, me dit-il, qui m'a appris à lire, et moi, par contre, je lui ai montré à faucher et à labourer. On mangeait ensemble, on buvait du thé ensemble; c'était le bon temps. Toutefois, reprend-il avec un sourire entendu et des yeux pétillants de malice, Léon Nicolaiévitch était un grand, un très grand homme, mais ce n'était pas toujours un bon faucheur. »

Parmi les jeunes paysannes, il y a des types ravissants, des yeux superbes d'un brun foncé, ombrés de grands cils sombres, et des teints d'une fraîcheur merveilleuse.

Les soldats bolcheviks qui gardent la propriété sont venus, eux aussi, très dignes dans leurs uniformes khaki d'une propreté impeccable, et dont les boutons sont encore aux armes impériales.

Après quelques mots du maire à la comtesse Tolstoï, les paysans s'agenouillent autour de la tombe et, en chœur entonnent une sorte de cantique solennel et émouvant qui est le dernier adieu des paysans à leur bienfaiteur et qui monte gravement dans le silence de la forêt comme un « requiem ».

Le souvenir des bontés de celui qui a quitté une vie de luxe pour être plus près du peuple, son grand amour pour les humbles ont vaincu aujourd'hui les conseils de la haine et de la violence. »

La bataille de Saint-Mihiel.

Le général allemand Liebert avait demandé en ricanant : « Mais où donc se cachent les Américains, dont le nombre et la valeur avaient été annoncés avec tant d'emphase ? Il n'y a pas moyen

de les trouver où que ce soit. Foch a-t-il peur peut-être que ces héros d'outre-Atlantique soient des soldats de carton qu'il n'oserait pas envoyer au feu ? »

Les Américains se chargèrent de servir une réponse cinglante au général.

L'armée américaine, constituée en unité propre, se trouvait sous les ordres du général Pershing, qui restait étroitement en rapport avec Foch et qui devait attendre le moment d'entrer en action jusqu'à ce que le généralissime donnât le signal de la grande bataille.

En outre, des canons qu'ils avaient amenés de leur pays, ils en reçurent encore 1400 de Pétain, ainsi que des tanks et des avions.

Cinq cent mille Américains se trouvèrent prêts à s'élancer au premier signal. Soutenus par quatre divisions françaises, ils devront attaquer l'aile gauche allemande.

Les Allemands, sous les ordres de von Gallwitz, occupèrent le saillant de Saint-Mihiel.

Cette ville était occupée depuis 1914. C'est le sommet d'un saillant qui s'enfonce sur une profondeur de 25 kilomètres, dans les lignes françaises.

D'un côté, le secteur touche à Eparges et à Haute-de-Meuse, de l'autre côté au fameux Bois-le-Prêtre.

Ce saillant avait toujours empêché les Français d'entamer une offensive contre Haute-de-Meuse et la Moselle.

L'attaque devait être menée simultanément sur les deux flancs : d'un côté, par les troupes franco-américaines sur les côtes de la Meuse se dirigeant vers Hattonchâtel, de l'autre côté, exclusivement par les Américains, entre Ailly et Bois-le-Prêtre.

Les deux ailes seraient reliées entre elles au moyen de troupes coloniales et devaient attaquer simultanément. L'offensive devait être déclenchée le 12 septembre, au sud à 5 heures du matin, au centre à 6 heures et à l'est à 9 heures. L'ennemi sentit arriver le danger.

Il s'était rendu compte qu'il était inutile d'essayer de résister : c'est pourquoi il avait pris le parti de se retirer ; l'artillerie lourde et les dépôts de munitions avaient déjà été évacués à l'arrière, afin d'éviter qu'ils ne tombassent dans les mains des Américains lors d'un encerclement possible.

Mais Pershing était sur ses gardes. Sitôt qu'il ap-



„La Kultur" allemande (Punch)

prit que les Allemands avaient commencé à se retirer, il résolut de commencer l'attaque, malgré le mauvais temps et la pluie battante.

Quatorze divisions américaines, soutenues par 1500 canons, devaient entrer en action : huit en première ligne et six en seconde ligne.

Un tir de barrage de trois heures précéda l'assaut. Au sud l'action se développa sur un front de 12 miles, à l'ouest sur un front de 8 miles.

La pluie avait cessé et le temps s'était remis au beau. La canonnade fut très intense, les collines fumaient. De nombreux avions, volant très bas, soutinrent l'attaque. Les soldats étaient pleins d'ardeur.

Pendant l'avance, dix villages furent conquis. Les Américains et les Français attaquèrent au sud du saillant et avancèrent 12 kilomètres dans la région de Fresnes.

Plus de 100 tanks, équipés par des Américains, prirent part au combat.

Près de St-Baumont, les chars d'assaut traversèrent les lignes allemandes, sous le couvert d'un épais nuage de fumée. Le Mont Sec fut entouré pendant un certain temps de fumée afin d'empêcher l'observation allemande.

Les Américains marchèrent derrière ce nuage. C'était la première fois que leur armée « travaillait » seule. Varviny et le bois de Thiaucourt furent bientôt conquis, de même que Vigneulles et Hencicourt.

La base du saillant fut resserrée de six kilomètres. En moins de deux jours, la première armée américaine, soutenue par des troupes françaises, avait obtenu une victoire complète et occupa d'importants objectifs stratégiques.

Le saillant fut coupé par les deux armées réunies. Saint-Mihiel était restée intacte : ou bien les Allemands n'avaient pas eu le temps de mettre le feu aux quatre coins de la ville, ou bien ils sentirent que les mauvais jours allaient se lever pour eux et qu'il y avait des chances que bientôt les Alliés pourraient bien arriver en territoire allemand, et qu'en Allemagne ils pourraient parfois expérimenter ce

que veut dire « exterminer la population des villes et détruire celles-ci par le feu ».

Ce fut un spectacle émouvant lorsque la population délivrée vola à la rencontre de ses libérateurs. La captivité avait duré quatre ans et maintenant tous les habitants étaient comme fous d'enthousiasme. Il y en avait encore deux mille dans la cité. Clémenceau visita Saint-Mihiel, où son fils, capitaine à l'armée française, était entré le premier.

Désormais Metz se trouvait à porté des canons de gros calibre.

Un correspondant de guerre écrivit en parlant de Saint-Mihiel : « Le spectacle offert par la ville fut une récompense suffisante de toutes les peines que l'on s'était données pour arriver à ce résultat.

Tous les jeunes gens de 10 à 16 ans avaient été déportés par les Allemands. De plus ceux-ci avaient forcé les vieilles gens à travailler pour eux tout en les brutalisant comme seuls les Allemands sont capables de le faire. On comprend facilement les cris de joie témoignant du sentiment de délivrance, avec lesquels furent reçus les Alliés. Les habitants, avec des larmes aux yeux, les prirent par la main et ne cessèrent de dire toute leur reconnaissance, avec un habillage incessant ; parce que maintenant ils pouvaient parler librement, sans devoir craindre une sanction de la part de l'oppresser, après avoir été forcés pendant des années à taire tout ce qui pouvait blesser l'occupant.

En traversant encore d'autres villages, nous vîmes que plus personne avait gardé le regard morne que nous étions habitués de voir pendant cette horrible guerre. Et pas la moindre trace de dépit de ce que leur délivrance ne leur avait pas été reconquise par les Français.

Les généraux Pétain et Pershing furent royalement reçus quand ils firent leur entrée dans la ville. Les hurra's retentissaient encore lorsqu'ils avaient déjà passé le pont sur la rivière depuis longtemps.

Les Allemands avaient tout emporté ce qui pouvait plus ou moins leur servir ; ils avaient même volé les literies ; mais les chariots qu'ils avaient chargés du produit de leurs rapines tombèrent aux mains des Américains, car les Allemands n'avaient eu que douze heures de temps pour échapper aux mâchoires de la tenaille qui avait coupé le saillant.

Les bandits avaient incendié quelques maisons cependant, mais le feu avait été éteint par les habitants. Les vieilles gens semblaient avoir souffert le plus de l'occupation. De larges rides couvraient leur visage et leurs yeux s'étaient enfoncés dans leurs orbites ; mais l'enthousiasme du moment y allumait un feu étrange.

Les habitants rapportèrent que les Allemands avaient pillé les deux banques, prélevé un impôt de guerre d'un million de francs et déporté un grand nombre d'hommes âgés de 16 à 45 ans.

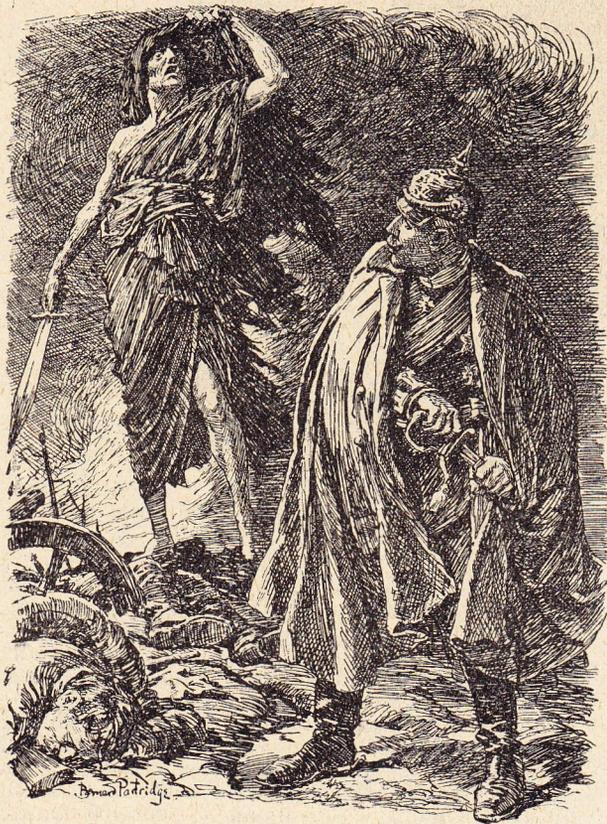
Les Américains avaient pris 15,000 prisonniers, 465 canons et des mitrailleuses par centaines.

Le grand saillant de Saint-Mihiel avait disparu.

Gustave Babin, correspondant accrédité aux armées, front français, écrivait dans l'« Illustration » au sujet de la bataille de Saint-Mihiel :

« Le 24 septembre 1914, les Allemands occupaient Saint-Mihiel, à peu près sans défense. Pendant quatre ans, à dix jours près, la ville infortunée a subi le plus abominable, le plus douloureux des jougs. Depuis hier, elle respire, libre enfin de sourire, — ou de pleurer de joie : c'est le premier lambeau de terre française arraché à un aussi long, à un aussi cruel servage. Grâce en soient rendues à nos alliés américains, à l'admirable armée du général Pershing, qui, pour la première fois, combattait constituée en force autonome sur le front principal de l'attaque et qui vient ainsi de remporter chez nous sa première victoire, sa victoire bien à elle.

L'ennemi a avoué le jour même son recul. Sans galanterie, d'ailleurs. Il s'attendait, dit son communiqué, à cette attaque. Il y avait « des années »,



La vision de la défaite apparaît à Guillaume. (Funch)

ajoute-t-il, qu'il avait envisagé l'évacuation de ce saillant. Il l'avait, prétend-il, commencé depuis quelques jours. Il n'empêche que nous lui avons, nos alliés et nous, qui les épaulions étroitement, cueilli 15,000 prisonniers, au bas mot.

Il a, paraît-il, prévu d'autres replis encore, qu'il révélera au bon moment. Un des critiques militaires allemands expliquait récemment ces « reculs stratégiques ». Ils n'ont d'autre but, en raccourcissant le front à défendre, que de permettre au commandement de recouvrer des forces en vue d'attaques éventuelles. Mais il y avait, croit-on, sur le terrain que nous venons de reprendre, trois divisions en ligne. Nous en avons ramassé deux, au moins. On n'aperçoit pas bien le bénéfice de tant de savante stratégie, au moins dans le cas présent. Laissons faire. Attendons.

* * *

Donc, Saint-Mihiel était tout au fond d'une poche en arc, dont la corde allait des Eparges au bois le Prêtre, et qui avait une profondeur maxima de 20 à 25 kilomètres. C'est ce qu'on était convenu d'appeler « la hernie de Saint-Mihiel ». La voici opérée, pour continuer la métaphore chirurgicale, — coupée, supprimée. Toute la région avoisinante en est dans l'allégresse. Des drapeaux tricolores ont jailli spontanément aux fenêtres d'humbles villages, et Bar-le-Duc entier est pavoisé aux couleurs franco-américaines. On a senti le souffle de victoire, plus doux, en ce glacial Barrois, que les brises printanières.

L'opération, qui avait pour but de réduire ou de réséquer la hernie de Saint-Mihiel, se composait de deux attaques principales convergentes, lancées près de sa base. L'une, menée par des troupes franco-américaines, s'en prenait au flanc ouest. Elle abordait les pentes des Hauts de Meuse, couvertes de bois denses et qui se terminent, sur la plaine de Woëvre, par cette curieuse falaise dente-

lée de golfes qu'on a maintes et maintes fois décrite. L'autre, confiée à des forces purement américaines, s'étendait sur la presque totalité du front est. Sur le fond de la poche, enfin, opérait un corps d'armée colonial qui avait pour mission d'étayer, par sa droite et par sa gauche, les deux attaques voisines, tandis qu'au centre, devant Saint-Mihiel précisément, il occupait, retenait l'ennemi autant que possible.

La manœuvre fut déclenchée le 12 au matin, à 5 heures pour les forces opérant au sud-est, à droite, par conséquent ; à 6 heures pour le corps colonial ; à 9 heures seulement sur le front ouest. Opération admirablement montée.

Le temps était abominable. Cela, d'ailleurs, ne changea rien au programme, qui se déroula comme il avait été prévu, sinon mieux. Les deux attaques principales progressèrent régulièrement tout le jour, l'une dans la direction du sud-est, l'autre vers le nord-ouest. Elles furent même en avance sur l'horaire arrêté. A la fin de cette première journée, les Yanks avaient très sensiblement dépassé leurs objectifs. Dans la nuit du 12 au 13, ils faisaient vers Vigneuilles-les-Hattonchâtel leur jonction avec les divisions parties d'en haut.

L'attaque du fond de la poche suivit le mouvement. Le corps colonial, à la faveur des deux démonstrations faites à sa droite et à sa gauche, en liaison avec ses voisins, lançait, au bon moment, une division sur Saint-Michel, bondissait, pour ainsi dire, sur cette proie, et, hier matin, entra dans la ville sans coup férir. Les succès remportés de prime abord aux deux ailes avaient entraîné la retraite des troupes qui occupaient le fond de la poche. Il était grand temps pour elles.

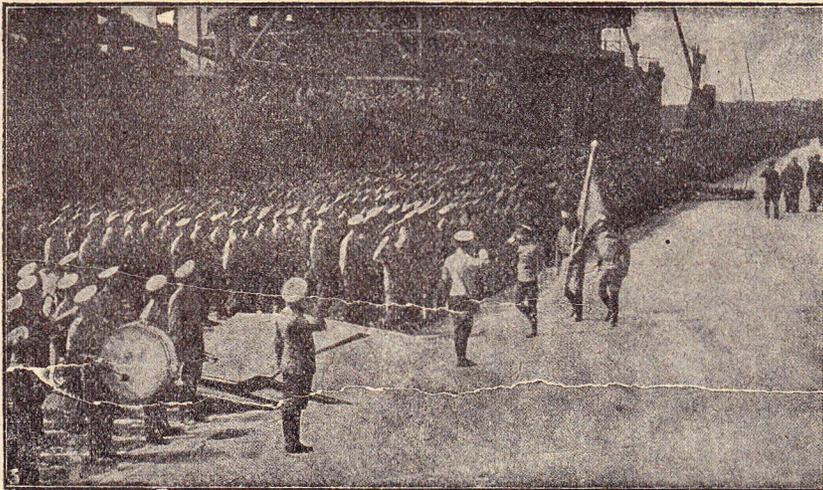
A sa gauche, le corps colonial avait eu affaire à une division autrichienne, à laquelle avait été confiée la mission honorable de protéger la retraite. Il lui enleva plus de 2,000 prisonniers. Nous les avons vus, en partie. Ils ne sont ni bien beaux, ni bien propres en leurs uniformes. Et, de plus, ils étaient de fort méchante humeur, très marris du rôle de « brillants seconds » qu'une fois de plus on leur avait fait jouer. Si ceux-là retournent dans leur pays, je doute qu'ils travaillent de grand cœur à l'édification de la « Mitteleuropa », cette monstrueuse Babel.

Dans toute l'affaire, l'artillerie avait travaillé à la perfection, et, malgré la pluie, la boue, les chars d'assaut remplirent à merveille leur office.

Quant aux soldats du général Pershing, il n'y a qu'un cri : ils ont été prodigieux de bravoure et de cran. Jamais on ne vit troupes plus ardentes, et leurs états-majors viennent de prouver, de la plus élégante façon, qu'ils sont désormais parfaitement adaptés à la guerre. Ce succès foudroyant est pour nous l'heureux présage d'autres joies prochaines.

A l'heure qu'il est, ayant, sur certains points, progressé d'environ 20 kilomètres, nous sommes en contact, nos alliés et nous, par nos avant-postes, avec la zone de résistance allemande, avec la ligne Hindenburg de ce secteur. Ainsi se trouve atteint l'objectif strictement limité que s'était assigné le haut commandement, — objectif qu'en d'autres temps nous n'avions pu conquérir, malgré de si durs combats livrés aux Eparges, à Apremont, à Combres, au bois le Prêtre, devant Saint-Mihiel même. Car l'heure n'était pas venue. La voici qui sonne.

Cette attaque s'était produite au bon moment, à l'instant psychologique, comme disait M. de Bismarck. Le lendemain, c'eût été trop tard, et nous n'eussions pas fait autant de prisonniers. Car le déménagement était bel et bien commencé, en effet. Une grande partie du matériel était enlevée — encore que nous ayons pourtant enlevé 100 canons, au bas mot — si bien que l'ennemi put réagir, et que l'affaire ne solda pour nous par des frais insignifiants : le corps colonial n'a pas 200 blessés, pour plus de 3,000 prisonniers qu'il a ramenés. En-



Arrivée de troupes russes à Marseille en 1918 Ces troupes arrivèrent en France après la désorganisation de l'armée russe.

fin, l'ennemi n'a pas eu le temps d'accomplir, dans cette contrée, les sauvages dévastations auxquelles il nous a accoutumés, — ce qui prouve que sa retraite fut tout de même plus précipitée qu'il ne l'avoue.

* * *

Pour arriver à Saint-Mihiel, il faut traverser Chauvencourt qui, sur la rive gauche de la Meuse, en est un faubourg, — le faubourg militaire. Là, au moment où éclata la guerre, on acheva d'édifier de vastes et très belles casernes dont il ne demeure que de béantes ruines. Elles furent, en effet, la dernière forteresse où résistèrent nos soldats pour contenir sur ce point l'avance ennemie. Les Allemands en tenaient une partie, nous l'autre. Ils nous en délogèrent à coups de mines, en faisant sauter par morceaux la partie qu'occupaient les nôtres.

Tout ce faubourg de Chauvencourt est aujourd'hui désert ; écrasé par le canon durant de longs mois, il est, autant dire, inhabitable. Seulement quelques soldats en arpentent la longue rue principale, des fantassins bleus du régiment de ligne qui occupa Saint-Mihiel. On n'y retrouve quelque animation qu'à son extrémité orientale, au bord du fleuve : là des ménagères s'empressent, en rangs serrés, devant un magasin où se fait la répartition des vivres. Coquettement vêtues, comme si c'était jour de fête, beaucoup d'entre elles arborent sur leurs gorges, à leurs bonnets, une cocarde tricolore, un petit ruban noué par des doigts agiles. Tous les bambins sont de même parés, les blondes fillettes dans les cheveux ou au cou, les gamins à la casquette ou à la boutonnière. D'où peuvent sortir tous ces rubans, dans cette ville qui, depuis si longtemps, avait tout juste de quoi ne pas mourir de faim ? Et, pareillement, d'où viennent tant de drapaux, mollement caressés par la brise d'automne, au soleil pâissant ? « Nous les avions cachés », répondent à cette question les hommes, les « vieux » qui sont demeurés là, quatre ans, en esclavage, parce que leur âge ne leur permettait pas d'aller défendre le sol sacré. Que de fois, ils ont envié leur sort, à tous ceux-là, frères, fils, qui succombaient dans les combats ! Car que n'ont-ils pas enduré, durant les quatre interminables années de ce calvaire ?

Les Allemands furent ici tels que nous les avons vu partout où ils sont passés en maîtres : grossiers outrageusement, lâchement cruels, pillards, ivrognes, obscènes. « Ah ! dites bien, me répétait au moment du départ, l'un des notables du pays, dites et redites que les années peuvent passer, même après la victoire, mais que jamais nous n'oublierons cela. »

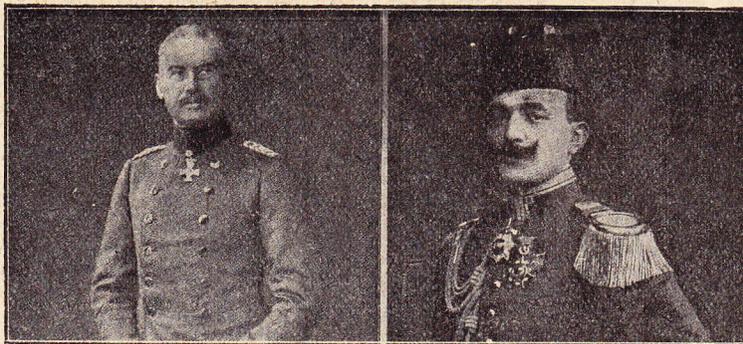
Naturellement ils commencèrent par vider les caves. A l'approche de la débâcle, ils s'occupèrent de déménager les meubles. Aux pillages individuels des premiers mois succéda peu à peu le pillage organisé, administratif, où chacun n'eut droit qu'au butin que légitimaient, si l'on peut dire, ses titres et son grade. Il y a une certaine histoire de tableau — une peinture d'origine allemande, de grande valeur, paraît-il — qui est, à cet égard, invraisemblable, car elle tendrait à faire croire, chez ces gens, à un reste de pudeur. Enfin, elle est telle : un soldat quelconque avait « réquisitionné », pour 100 marks, cette toile, évaluée à 70,000 ou 80,000 francs. C'était, en effet, méthode courante : on donnait un bon, en échange de ce que l'on prenait. Toutes les machines des usines importantes qu'il y avait dans la petite ville, une lunetterie et une fonderie, toutes les matières premières qu'elles abritaient et notamment 50,000 kilogrammes de cuivre, furent ainsi acquises au taux de 10 p. c. de leur valeur.

Quant à la machinerie inutilisable, inexportable, elle fut brisée, en vertu d'un système rigoureusement appliqué partout par les Huns sur leur passage. Ainsi l'hypocrisie teutonne codifiait le sac, auxquels ses reîtres sont, depuis de longs siècles, experts : c'est un de ses conceptions du progrès.

Cependant, pour en revenir à l'histoire du tableau, son... « acquéreur » n'avait pas droit, semble-t-il, à une telle part, car on refusa d'expédier la caisse où il était soigneusement emballé. Le commandant supérieur la retint et, voilà peu de jours, l'a déposée à la municipalité afin qu'elle la fit remettre à son légitime propriétaire.

Naturellement, les contributions de guerre imposées à la malheureuse cité furent aussi scrupuleusement réglementées que les réquisitions, au prorata des revenus municipaux, qui étaient, aux jours de paix, assez considérables. En arrivant, la « kommandatur » avait, en septembre 1914, exigé une somme d'un million, qu'elle consentait à réduire à 500,000 francs si l'on pouvait payer comptant. La municipalité, qu'en l'absence du député-maire, le docteur Thiéry, mobilisé au premier jour, présidait M. Malard, réunit péniblement 210,000 francs en espèces ; pour le reste, 500,000 francs de titres furent exigés en garantie. Mais la contribution de 1916 est de 128,750 francs ; — celle de 1917 de 167,090 francs, plus 14,536 fr. 96 pour une commune voisine, Voinville, qui ne put payer ; — la dernière, enfin, de 212,367 marks, soit, au cours conventionnel de 1 fr. 25, 265,458 fr. 75.

La ville, je l'ai dit, était autrefois riche. Elle possédait des forêts. Son octroi était productif, ses abattoirs l'étaient aussi. Une garnison de 13,000



Le général Liman von Sanders, chef de la mission militaire en Turquie. - Enver Pasja, ministre de la guerre de Turquie.

hommes lui était une fortune de plus. Mais, sous l'invasion, il n'était guère demeuré, sur une population de 6,000 à 7,000 âmes, que 2,500 habitants. Force fut donc de recourir, afin de satisfaire l'ogre insatiable, à d'onéreux emprunts. Tout cela, au surplus, sera réparé, si la justice n'est pas qu'un vain mot.

Quant aux souffrances individuelles, aux épreuves de chacun de ces pauvres gens, il faudrait des jours et des jours pour en recueillir les échos. « C'est une coupure dans notre existence », me disait l'un d'eux, — qui, de douleur, de rage, a maigri « de cent livres », dit-il. Il leur semble sortir d'un cauchemar atroce. Et ils vont comprendre, à présent, ce qu'on disait ces jours derniers de l'effroi des nègres africains, à la pensée de retomber sous le joug de pareils maîtres.

Depuis quelques semaines, d'ailleurs, la superbe de ces tyrans avait baissé un peu. Le succès de mars et d'avril avaient exalté leur arrogance. Depuis le 15 juillet et le victorieux arrêt de l'offensive de Champagne, ils portaient moins beau. Graduellement leur panache perdait des plumes. Dans les huit derniers jours qui précédèrent l'attaque américaine, ils donnaient des signes d'inquiétude. Un pâle sourire d'espoir recommençait à fleurir sur les lèvres de leurs sujets momentanés, — qui jamais, à aucune minute, n'avaient perdu leur foi dans les destins de la chère France.

Le 12 au soir, les captifs comprirent, ils sentirent que la délivrance était proche. Les Allemands — qui n'avaient jamais laissé passer une seule occasion d'enfreindre ce que nous appelions, naïvement, « des lois de la guerre », qui avaient fait travailler, sans scrupule, sous le feu du canon, à des ouvrages militaires, à des tranchées, des vieillards et des écoliers, pêle-mêle — revinrent plus audacieusement à l'usage des conquérants barbares : ils rassemblèrent tous les jeunes gens de 16 à 17 ans, au nombre de quatre-vingt-seize, et les emmenèrent sur la route de la captivité. Le bruit courait, ce matin, qu'on les leur avait repris dans le lot de leurs 15,000 prisonniers. Les larmes, les cris de pitié, les sanglots que représente cet attentat !... Je passe...

Simultanément, les habitants recevaient l'ordre de rentrer dans leurs foyers, à 19 heures, et de s'y tenir clos jusqu'au lendemain, à midi. Les audacieux qui, enfreignant la consigne, risquèrent un œil par la fente de leurs volets, à 7 heures du matin — « un vendredi ! un treize ! », dit l'un d'eux — virent défilér dans le jour levant des uniformes français, si différents de ceux qu'ils avaient vus quitter la caserne de Chauvencourt en 1914. Les premiers que vit mon interlocuteur, sa fenêtre ouverte, auxquels il parla, afin d'être bien sûr qu'il ne rêvait pas, étaient cinq sapeurs du génie, avec un lieutenant.

Maintenant, c'est fini, cette hallucination atroce de quatre ans. Le soleil luit, un blanc soleil d'arrière-saison, très doux encore. Les pioupious bleu clair jouent avec les enfants ; des reines-marguerites aux fenêtres se tournent vers les déclinants

rayons du soleil d'automne ; les prés, reverdis par les récentes ondées, s'étoilent de colchiques mauves. Une voiture de farine vient d'arriver devant une boulangerie. Et dans le fournil luit une flamme ardente : la vie recommence ; ce soir, on mangera du pain de France, de la France qui n'a pas souffert autant. Car ceux d'ici — et cela redoublait leurs angoisses — ont aussi des morts à pleurer, à venger.

Les Américains au front.

« Entre toutes les erreurs de jugement qui auront amené la défaite, désormais inéluctable, de l'Allemagne, il n'en est guère de plus lourdes, de plus fatales que celles qu'elle a commises touchant les Etats-Unis. Ce fut d'abord la conviction qu'elle nourrit que jamais la grande République ne se rangerait dans la lutte à nos côtés, et qu'elle accepterait indéfiniment les violations du droit, des lois humaines dont elle était témoin ou victime tour à tour, les mensonges, les trahisures, les férocités, soit qu'elle fût résolue à tout prix à ne point départir de l'esprit pacifique dont elle était animée. Puis, les Etats-Unis une fois entrés dans la guerre, l'Allemagne se vanta que ses sous-marins sauraient bien empêcher l'afflux de leurs régiments à travers l'Atlantique. Enfin, et malgré elle, ils entrèrent en ligne, en nombre incessamment accru. Même alors elle s'appliqua à nier le danger, à contester leur force, l'importance de leur intervention. Cependant, les soldats du kaiser avaient vu à l'œuvre ces nouveaux ennemis, jeunes, ardents, magnifiquement entraînés. A tout prix encore, le haut commandement allemand s'évertuait à chercher les moyens de rassurer ses troupes. Au moment où une division américaine venait de remplir, très élégamment, la mission de reprendre et de purger le bois de Belleau, la division allemande lancée à la contre-attaque recevait cette consigne : « Il importe, à l'heure actuelle, que les troupes américaines qui déburent dans la bataille, ne puissent pas enregistrer un succès important sur les Allemands. » Puérile conception ! Comme si l'on arrêta la mer, ou l'ouragan !

Pour bien se rendre compte de la valeur militaire des soldats américains, il faut avoir recueilli l'opinion de l'un ou l'autre des généraux qui les ont eus sous leurs ordres et les ont vus de près à l'œuvre, le général Debeney, qui les employa le premier dans la guerre en campagne et qui eut de prime abord la nette conscience du rôle décisif qu'ils allaient jouer dans la fin du conflit ; le général Gouraud, qu'ils aidèrent à défendre la Marne au 15 juillet ; les généraux Degoutte et Mangin, dont ils secondèrent superbement les offensives.

Au cours d'une audience que, peu d'instants avant que lui fût remis le bâton, il accordait aux représentants de la presse alliée, le maréchal Foch résumait en ces mots l'opinion de tous ces grands chefs et la sienne propre : « Pour les Américains, vous pouvez dire qu'ils sont d'admirables soldats.

On ne pourrait leur faire qu'un reproche : celui de pousser trop. Je suis obligé de les retenir. Quel plus bel éloge pourrait-on faire d'une troupe ? Ils ne demandent qu'à marcher de l'avant et à tuer le plus possible d'Allemands. »

* * *

Un premier contingent américain appartenant à la 42e division, surnommée la « Rainbow Division », ou Division Arc en Ciel, parce qu'elle comprend des soldats provenant de la plupart des Etats de l'Union, avait tenu les tranchées l'hiver dernier en Lorraine. Elle y avait montré des qualités d'allant bien propres à faire concevoir les plus belles espérances. Mais ce fut, je l'ai dit plus haut, sous les ordres du général Debeney que débutèrent, dans la bataille, les Américains. Ils se distinguèrent de façon particulière à Cantigny, devant Montdidier. Il me souvient que, peu de jours avant le déclenchement de l'offensive allemande, j'allai rendre visite à cette division en ligne. Déjà ceux de nos officiers qui avaient vu au feu les soldats de la bannière étoilée constataient : « Ils sont trop braves. Il faut les retenir. » Déjà aussi ils estimaient la lucide intelligence des états-majors, leur esprit d'ordre, leur méthode, leur sens pratique, leur talent, pour tout dire d'un mot. Et il était visible que ces hommes s'adaptèrent avec une prodigieuse souplesse aux conditions nouvelles de la lutte.

Le 15 juillet, nous retrouvons la « Rainbow Division », la 42e, à l'armée Gouraud.

Depuis le début de juillet, ses bataillons s'étaient entraînés à des coups de main qui avaient affirmé leur excellent moral, et dont le succès leur avait donné pleine confiance en leur valeur. C'est ainsi que les « Yanks » — puisque c'est décidément le nom familier qu'il leur plaît d'adopter — avaient eu de prime abord la notion très nette de leur écrasante supériorité physique, dans le corps à corps. Sous l'attaque allemande, ils teraient avec une opiniâtreté à laquelle j'ai entendu le général Gouraud rendre un éclatant hommage.

Le 18 juillet, se déclenchait notre contre-offensive. A l'armée Mangin comme à l'armée Degoutte, les forces américaines engagées allaient se conduire de façon à émerveiller ces deux magnifiques entraîneurs d'hommes, ces deux bons connaisseurs en valeur militaire sous les ordres desquels elles servaient. « Je n'aurais pas fait mieux avec ma Marocaine », proclamait le général Degoutte après les avoir vus, le 20 au soir, exécuter une attaque brusquée, une superbe manœuvre débordante qui les avait portés d'un élan à la hauteur d'Étrepilly, de la ferme de la Gonétrie et de la Halmardière, avait laissé entre leurs mains 3 canons, un gros « minem », des mitrailleuses et 200 prisonniers, et avait grandement soulagé les Français luttant durement, à leur gauche, afin de dégager Monthiers et le bois de Péret. L'abandon de Monthiers, ce soir-là, fut le résultat de leur vigoureuse intervention. D'ailleurs, on peut dire, d'une manière générale, que les troupes américaines engagées à partir du 18, soit dans le secteur Faveroles-Troesnes, soit dans celui de Torey à Boursches, contribuèrent puissamment au succès de ces journées héroïques qui nous conduisirent aux bords de la Vesle.

D'autres unités étaient en secteur le long de la rive droite de la Marne, entre Château-Thierry et Jaulgonne. Elles subirent avec une fermeté rare, dès le 15 juillet, l'assaut allemand. L'ennemi voulait à tout prix franchir ici la Marne. Elles l'en empêchèrent résolument, en dépit des pertes qu'elles subirent.

Les assaillants furent plus heureux à l'est de Jaulgonne : sur des passerelles légères, ils avaient passé la rivière. Alors, les Yanks firent crochet défensif à l'est, en bonne tactique, et, jusqu'au 20 juillet, résistèrent victorieusement. Le succès de notre contre-offensive, depuis la côte 204 jusqu'à Soissons,

les libéra de la pression qu'ils subissaient. Alors ils purent participer à la poursuite. Et ce furent eux qui réoccupèrent Jaulgonne, Chartèves, Mont-Saint-Père.

Mais, le 22, la résistance des Allemands allait se faire plus âpre. Partout, ils livraient, en retraite, de violents combats, afin de sauver le plus possible de leur matériel et organiser leur ligne de repli. Il fallut conquérir pied à pied les croupes boisées du Charmel. Ce fut le 26 seulement que nos bons alliés furent maîtres de cette localité et de toutes les crêtes parallèles à la Marne.

J'ai indiqué plus haut les services rendus à l'armée Degoutte par la division qui y servait, la 2e. Elle avait remplacé une division de « marines » — les frères américains et les émules de nos coloniaux, reconnaissables à leur uniforme d'une nuance plus verdâtre que le khaki — celle qui avait conquis le bois de Belleau. Elle tenait ce bois, et ce fut de là qu'elle s'élança. Elle formait le pivot de l'armée Degoutte, et l'on eut du mal à la retenir à cette charnière le temps que les éléments marchants avançaient. D'un seul bond, en effet, elle avait atteint son premier objectif, la ligne Torcy-Belleau, et le chemin de fer jusqu'à la station de Boursches. Elle dut là marquer le pas, jusqu'au moment où l'on eut besoin d'elle pour dégager, dans les conditions qu'on a vues plus haut, Monthiers et le bois de Péret.

Le surlendemain, le 22, une compagnie de la 2e division pénétrait dans Epieds, au prix de farouches combats corps à corps. Elle ne put s'y maintenir. Il lui fallut encore deux jours de combats, où s'affirma, terrible, la ténacité yankee : le 25, les Américains emportaient le bois de Trugny, au sud d'Epieds, y cueillaient les troupes que le tenaient, et, emportés par leur élan, gagnaient à l'est la route de Jaulgonne, à la Fère-en-Tardenois.

Ainsi, en six jours, la division avait, sur certains points, réalisé un gain de terrain de 17 kilomètres en profondeur.

J'éprouve un vif regret de ne pouvoir, dans le cadre d'un article qui doit être bref, exposer en détail le rôle très heureux des troupes américaines dans la bataille engagée depuis six semaines.

Je dois me borner à rappeler, comme en courant, ainsi que s'accomplit toujours leur avance victorieuse, que ce furent elles qui reprirent la forêt de la Fère, et Villers, au nord, et qui, enfin, bousculant l'ennemi, poussèrent jusqu'à l'Ourcq. Là, elles rencontrèrent deux divisions d'élite de l'armée impériale, la IVe de la garde et la VIe bavaroise de réserve. Elles ne laissèrent pourtant pas de les dominer et de leur imposer leur volonté. Elles les battirent.

Une autre division eut la gloire de marcher de Ronchères à Fismes, et, le 5 août, d'entrer dans cette ville, après avoir libéré Cierges, Chamery, le Moncel, Villomé, Cohan, Dravegny, Villesavoie, etc., et avancé, notamment, dans les deux journées des 2 et 3 août, de 14 kilomètres.

Au cours de ces rudes et glorieuses journées, les soldats des Etats-Unis multiplièrent les hauts faits collectifs comme les prouesses individuelles. Mais je ne puis me tenir de rappeler, en terminant, l'un des épisodes dont ils sont le plus fiers, à bon droit : d'autant qu'il se produisit en des heures moins heureuses que celles que nous vivons, en pleine retraite et qu'il est caractéristique de leur tenue au feu, de leur tempérament ; qu'il atteste de quelle constance ils sont capables, même aux moments les plus critiques : ce fut la défense du pont de Château-Thierry.

Un groupement de mitrailleurs américains avait été mis à la disposition du commandement français pour participer à la défense de la ville, que l'ennemi menaçait de déborder. A peine débarqués de leurs camions, les Américains étaient jetés dans la ville avec nos coloniaux. Le premier jour (31 mai), ils renforcèrent puissamment la défense, fai-

sant l'admiration de leurs compagnons d'armes par leur flegme, par leur parfaite intelligence manœuvrière, dans ces combats de rues, comme par leur habileté de tireurs. Le soir, l'ennemi était repoussé aux lisières de Château-Thierry. Mais il revint à la charge la nuit suivante (1er juin, 21 heures). A la faveur de l'obscurité, s'abritant, par surcroît, dans les nuages de fumée, les Allemands se glissaient par le bord de l'eau vers le grand pont. Les mitrailleurs américains regurent la mission de le défendre jusqu'au moment où nos troupes en repli l'auraient franchi. Ils s'en acquittèrent de façon à émerveiller nos marsouins eux-mêmes. Ils demeurèrent en position de combat jusqu'au moment où le dernier soldat français eut franchi la rivière. Puis ils se replièrent avec leurs armes. Les premiers Impériaux arrivaient à la tête du pont, s'y engageaient. Il sauta. Bien peu d'Allemands l'avaient franchi. On les cueillit sur la rive sud, où les Yanks, impassibles, superbes, avaient déjà remis leurs mitrailleuses en batterie. Et c'est là l'un des plus beaux faits d'armes de la guerre, et bien digne de tenter quelque imagier.

* * *

Tels sont, en gros, les premiers exploits de nos amis les Yanks, qui déjà en ont accompli beaucoup d'autres.

Leur ardeur combattive a fait l'admiration de tous ceux qui en ont été les témoins. Leur bonne camaraderie au feu comme au repos, leur esprit vraiment fraternel, a conquis de même l'affection inaltérable de nos soldats.

Et si l'infanterie des Américains a de telles et si brillantes qualités, leurs autres armes sont dignes d'elle. Leurs aviateurs, me disait un bon juge, et qui les voit de tout près, sont incomparables. « Ces hommes sont des pilotes-nés », et la preuve en est que les accidents sont beaucoup plus rares sur leurs aérodromes que sur tous autres. Et leurs artilleurs aussi se sont révélés comme des techniciens de premier ordre.

Enfin, les hommes de l'art s'émerveillent de découvrir avec quelle rapidité prodigieuse ils se sont adaptés à la guerre. C'est, peut-être, qu'ils y sont venus avec une foi profonde.

Aux premières excursions que j'ai faites à ce qui était alors « le front américain », à leurs bases, à leurs camps d'entraînement, j'avais été frappé profondément de la haute conscience que ces soldats apportaient à l'accomplissement des plus humbles devoirs du métier. J'ai vu, de mes yeux vu, des recrues qui s'exerçaient à l'escrime à la baïonnette du même cœur qu'ils eussent disputé une partie de « base ball » ; qui s'évertuaient à apprendre le coup sûr, infaillible, avec la même conviction qu'ils ont dû apporter, depuis, à appliquer, « in anima vili », les leçons qu'ils recevaient alors de nos chasseurs à pied, — et qui, sans doute, y goûtaient un peu, déjà, des voluptés vengeresses qu'ils ont dû savourer sur le champ de bataille.

Les Allemands — et c'est une de leurs dernières erreurs — s'étaient imaginé, avaient espéré que la nouvelle armée nationale n'aurait pas le mordant de la vieille armée de métier. Nouvelle source de déception pour eux. L'une comme l'autre sont animées du même esprit. Dans les dernières attaques, on a vu paraître les divisions les plus neuves. Elles ont eu le même élan, la même « furia » au combat que celles que nous avions longuement, patiemment préparées, et qui ont été, à leur tour, leurs sûres éducatrices, leurs entraînées magnifiques, et qui leur ont, d'un bras fervent, repassé la flamme sacrée.

P.-S. — Il ne m'a pas été loisible de désigner, à mesure que je narrais leurs beaux exploits, les divisions américaines par leurs numéros. Un récent ordre du jour du général John-J. Pershing, leur commandant en chef, en donne l'énumération :

« Je suis plein de fierté d'avoir à rendre hommage, dans le présent ordre du jour, aux services et hauts faits des 1er et 3e corps d'armée, composés des 1re, 2e, 3e, 4e, 26e, 28e, 32e et 42e divisions des forces expéditionnaires américaines.

Vous êtes arrivés sur le champ de bataille à l'heure décisive pour la cause des alliés. Depuis près de quatre ans, l'armée la plus formidable que le monde eût jamais vue, avait envahi la France par la force et menaçait la capitale. A aucun moment cette armée n'a été plus puissante et plus dangereuse que le 15 juillet, lorsqu'elle attaqua de nouveau, afin d'écraser dans une seule grande bataille les vaillants hommes qui lui étaient opposés, et d'imposer sa volonté brutale au monde et à la civilisation.

Trois jours plus tard, vous avez contre-attaqué, en coopération avec nos alliés. Les armées alliées ont remporté une victoire éclatante qui marque le tournant de la guerre. Vous avez donné à nos braves alliés plus que l'appui auquel nous nous étions engagés comme nation.

Vous avez prouvé que notre altruisme, notre esprit pacifique, notre sens de la justice n'ont émoussé ni notre virilité, ni notre courage. Vous avez démontré que l'initiative et l'énergie américaines sont aussi aptes aux épreuves de la guerre qu'aux fins pacifiques. Vous avez bien gagné les louanges complètes de nos alliés et la reconnaissance de nos compatriotes.

Nous avons payé nos succès avec la vie de beaucoup de nos braves camarades. Nous chérirons toujours leur souvenir et revendiquerons pour notre histoire et notre littérature leur bravoure, leurs exploits et leurs sacrifices. »

* * *

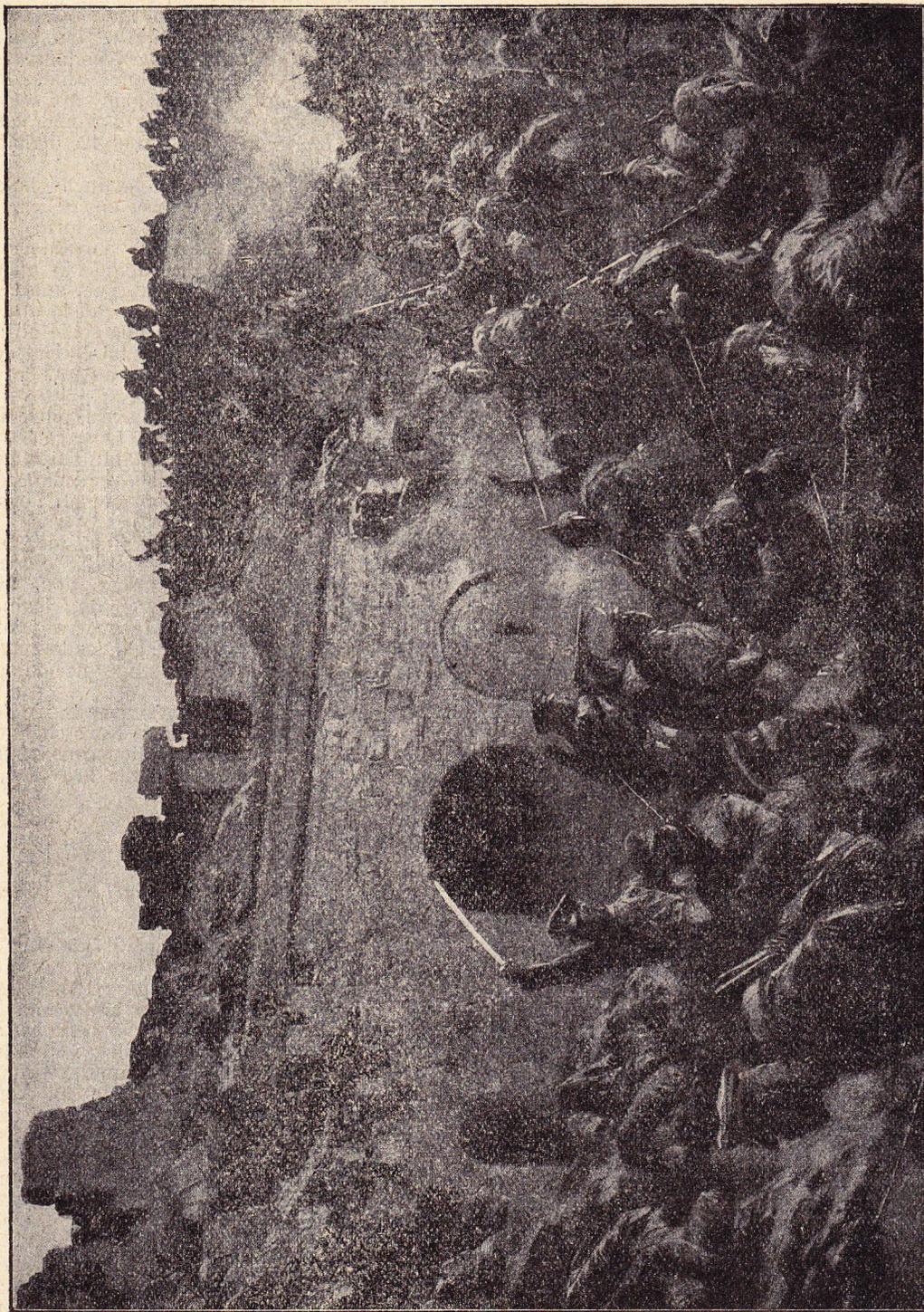
De Raymond Recouly ce curieux portrait du général Pershing.

« Dans la matinée du 8 juin 1917, le général Pershing, qui avait quitté, dans le plus grand secret, New-York quelques jours auparavant, débarquait, avec un petit groupe d'officiers américains, sur les quais de Liverpool. « This is your personal staff ? » Ceci est votre état-major particulier ? » lui demanda un haut fonctionnaire britannique, venu pour le saluer. Et le général Pershing de lui répondre : « No, this is the general staff. Non, ceci est l'état-major général ».

L'Anglais ne dit rien. Mais il ne put pas s'empêcher de remarquer, à part lui, que, pour l'état-major général d'une grande armée, il y avait vraiment là fort peu de monde. Car ces officiers n'étaient qu'une quarantaine tout au plus !

Le général Pershing en amenait fort peu en effet. Mais il connaissait de longue date ceux qui débarquaient à ses côtés ; il avait depuis longtemps appris à apprécier leurs services ; il avait en eux une confiance absolue. La plupart étaient ses camarades de l'Ecole militaire ou ses compagnons d'expédition, notamment le colonel Harbord, aujourd'hui général, le bras droit de Pershing, chef extrêmement important du S. O. S. (« service of supply »), c'est-à-dire chargé de fournir à l'armée américaine tout ce dont elle a besoin. Et ce n'est pas peu de chose !

Quiconque verrait aujourd'hui et surtout dénombrerait l'état-major, ou plutôt les états-majors américains en France, trouverait que ces quarante officiers, débarqués il y a quatorze mois à Liverpool, ont, comme on dit vulgairement, « fait des petits », beaucoup de petits. Le moindre service de cette



L'assaut d'un des forts de Kovno.

armée, et Dieu sait s'il y en a, en compte cinq ou six fois autant. Chacun de ces officiers de Pershing, qui se sont montrés tout à fait dignes de la confiance que leur grand chef mettait en eux, a joué le rôle d'une cellule autour de laquelle un prodigieux organisme est venu peu à peu se constituer, se développer, atteignant en quelques mois d'extraordinaires dimensions. Chacun de ces organismes est véritablement un monde à part que le nouveau monde est venu édifier dans l'ancien. Il suffit d'énumérer quelques-unes de ces divisions, quelques-uns de ces départements pour se faire une idée des proportions colossales de l'ensemble.

Personnel : instruction des officiers, ceux de l'état-major et ceux de la troupe ; des écoles, en nombre considérable, où de jeunes Américains, l'élite des Etats-Unis, subissent un entraînement intensif pour se mettre rapidement en état d'apprendre la guerre, de commander leurs hommes et de battre le Boche ; instruction des soldats, fantassins, artilleurs, cavaliers, génie, etc., etc., avec les mille « spécialisations » que la guerre moderne a introduites dans l'armée ; services de l'intendance et du ravitaillement, dont on sait l'effrayante complication.

Matériel : tout ce qu'il faut comme approvision-



Gerdaun, ville dévastée en Prusse orientale.

nement, munitions, vêtements, équipements, outils, etc., etc., à une armée qui, d'après les déclarations officielles du ministre de la Guerre américain, atteint le chiffre d'un million quatre cent mille hommes débarqués en France, qui atteindra, le printemps prochain, un chiffre double de celui-là.

Or, cette énorme organisation a reposé et repose tout entière sur les épaules d'un seul homme : le général Pershing. S'il n'en a pas réalisé les détails, il en a conçu l'ensemble et dessiné les grandes lignes.

Ayant à bâtir cet édifice, son principal mérite, un mérite sur lequel on ne saurait trop insister, est d'avoir vu grand, d'avoir fait grand !... Deux mois après la déclaration de guerre des Etats-Unis à l'Allemagne, comme je parlais de cet événement à un de nos généraux, homme intelligent et très averti, je lui demandais quelles en seraient, d'après lui, les répercussions possibles sur la guerre. « Les Américains, me répondit-il, vont nous être, au point de vue financier et économique, d'un secours inestimable. Ils nous donneront en abondance des milliards et des matières premières. Pour ce qui est du concours militaire proprement dit, s'ils nous envoient deux ou trois cent mille hommes, nous pouvons nous estimer heureux. Je ne crois pas que nous puissions et que nous devions espérer davantage ! »

Cette opinion d'un général, c'était, il faut bien l'avouer, celle de beaucoup de nos compatriotes. Et, à tout prendre, elle n'était pas si ridicule. Car, comment pouvions-nous soupçonner l'intensité prodigieuse de cet effort américain ?

Mais le général Pershing, lui, avait de toutes autres idées, de tous autres plans. Chargé par le président Wilson de traduire en actes cet effort, il discerna du premier coup l'amplitude des proportions qu'il convenait de lui donner. Pour cette cité nouvelle dont il devait être en France l'ouvrier tout-puissant, au lieu de tâtonner, d'hésiter, ce qui aurait entraîné des remaniements, des agrandissements successifs et, par là, beaucoup de temps perdu, il traça dès le premier jour d'immenses avenues, des places d'une vaste étendue qui rappellent les villes du nouveau monde et qui surprennent ceux d'entre nous accoutumés à de plus modestes dimensions.

Le président Wilson, la grande démocratie qu'il gouverne avec tant de maîtrise, ont trouvé dans le général Pershing un exécutant digne d'eux !

* * *

On sait son origine et la courbe de sa carrière. Il est né en 1866 (il a aujourd'hui cinquante-huit ans) dans une région de l'Ouest, à Missouri. Elève de West Point, l'Ecole militaire des Etats-Unis, ayant fait ses premières armes contre les Indiens, c'est dans la guerre hispano-américaine qu'il s'est fait remarquer. La paix signée avec l'Espagne, éclate l'insurrection des Philippines. Le capitaine Pershing est chargé de rétablir l'ordre dans la grande île de Mindanao. C'est un commandement politique tout autant que militaire et il y réussit on ne peut mieux. Par l'excellence de ses dispositions, par ses qualités de soldat et d'administrateur, il rétablit l'ordre très rapidement. Le président Roosevelt, très frappé de ces extraordinaires résultats, les récompense par un avancement tout aussi extraordinaire : il nomme d'emblée le capitaine Pershing brigadier général. Le général Pershing suit comme attaché militaire toute la guerre russo-japonaise ; il est dans l'état-major de Kuroki, le plus audacieux, le plus allant des généraux japonais, celui qui, par la hardiesse de sa manœuvre débordante, décida du succès de la bataille de Liao-Yang. A voir de près cette grande guerre, avec l'armée qui fut victorieuse, Pershing complète, parachève son éducation militaire. Il y puise les leçons les plus utiles, les enseignements les plus efficaces que puis-

se recevoir un soldat. Cette bataille de Liao-Yang, par exemple, qu'il m'a été donné de suivre jour par jour, heure par heure, du côté russe, est la démonstration éclatante de cette phrase célèbre de Joseph de Maistre que le maréchal Foch aimait à rappeler dans son cours de l'Ecole de guerre : « C'est l'opinion qui gagne les batailles et c'est l'opinion qui les perd. Une bataille perdue est une bataille qu'on croit perdue ! »

Cette carrière de Pershing n'est pas sans quelque ressemblance avec celle d'un de nos grands chefs militaires coloniaux, un Lyautey, un Gouraud. Pershing est un colonial, lui aussi. La guerre actuelle a d'ailleurs été le triomphe des coloniaux. Prenez, pour vous en convaincre, la liste de nos généraux d'armée : Gouraud, Humbert, Mangin, Degoutte, pour ne citer que ceux-là...

Si l'on veut comprendre quelque chose à l'effort militaire des Etats-Unis, il faut sans cesse avoir présent à l'esprit le point suivant : cet effort procède avant tout d'un sentiment idéaliste très intense. C'est cet idéalisme qui lui confère une signification toute particulière, qui en fait la force et aussi la beauté. En se battant avec nous contre l'Allemagne, en nous aidant à détruire à jamais le militarisme prussien, devenu la plaie et comme le chancre de l'univers, l'Amérique accomplit une sorte de croisade ; ce sont des mobiles désintéressés qui la poussent. La guerre contre l'Allemagne est vraiment devenue pour elle quelque chose de religieux. Il suffit de songer à cela pour que tout s'éclaire et que tout s'éclaircisse !

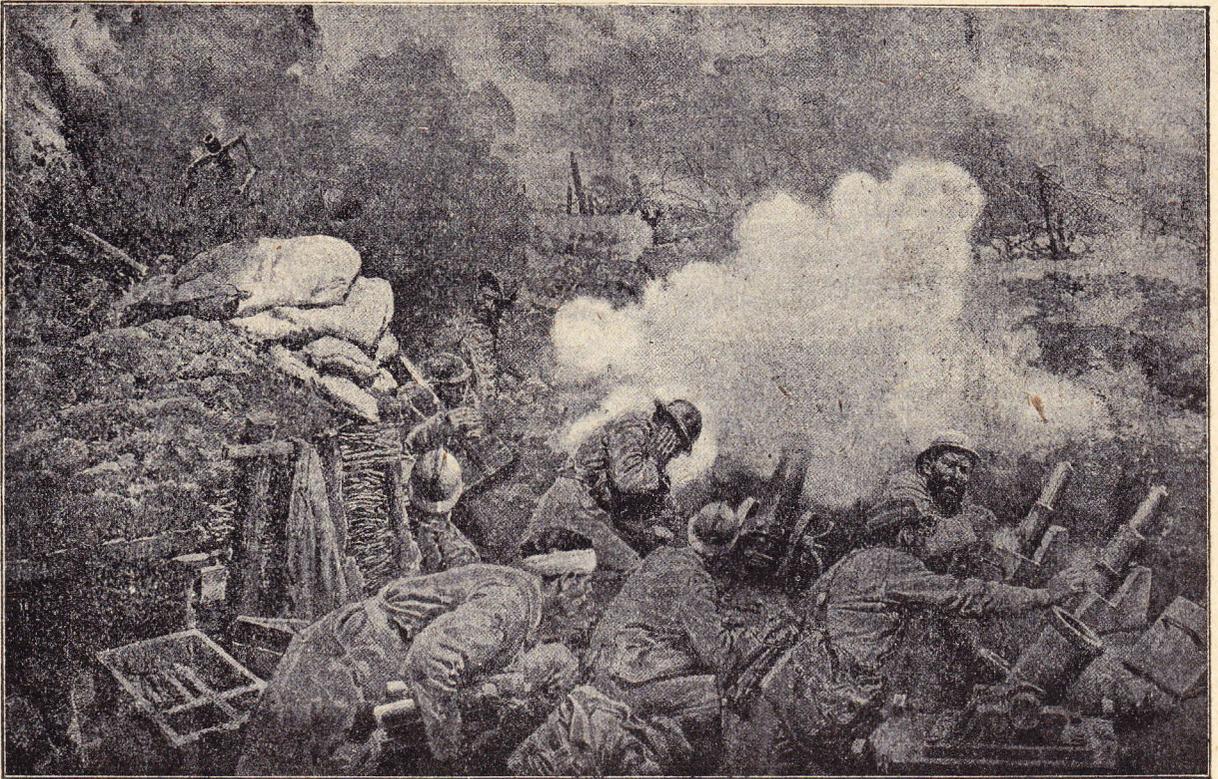
Le général Pershing, à qui incombe la haute mission de diriger, au nom de l'Amérique, cette guerre libératrice de l'humanité, ne fait que traduire en actes, par sa conception de la discipline, par la manière dont il entend traiter les Boches, les sentiments profonds qui animent le président Wilson et la presque totalité de son peuple.

Ces troupes américaines, qui ont fait en Champagne de si magnifiques débuts, sont décidées à mener la guerre rudement, durement, sans se laisser aller à aucune sensiblerie. On peut être sûr qu'elles traiteront le Boche comme il mérite d'être traité ; qu'elles rendront avec largesse les coups, surtout les mauvais coups reçus ; que la devise : œil pour œil, dent pour dent, sera leur devise. L'élan impétueux de ces troupes, leur ardeur au combat, leur esprit d'offensive viennent de s'affirmer avec éclat. Elles réservent aux Allemands de grosses surprises.

Quant à la discipline de cette armée, ceux qui la voient de près sont tous frappés de ce qu'elle a de précis, de sévère et de strict.

Ici encore le général Pershing a, dès les premiers jours, imprimé profondément sa marque, et fait, pour ainsi dire, sa griffe. Aucune faiblesse, même légère, aucun relâchement, aucune infraction ne sont tolérés. Tous les hommes le savent et se le tiennent pour dit. Les neuf dixièmes d'entre eux, d'ailleurs, n'ont même pas besoin qu'on le leur rappelle, tant cette idée est ancrée en eux dès leur arrivée sur le vieux continent. Un de mes amis, qui a longtemps habité l'Amérique, aime à s'entretenir avec les soldats américains à qui il s'adresse amicalement, chaque fois qu'il les rencontre. Il en avise deux, l'autre jour, qui, sur la place de la Concorde, semblaient assez incertains de leur route. Il leur demande de quelle contrée ils sont, pour combien de temps ils se trouvent à Paris, ce qu'ils comptent y faire, etc., etc... « Je pense que vous allez vous y amuser un peu (have a good time) », leur dit-il en souriant. A quoi l'un d'entre eux répond aussitôt d'un air très sévère et presque fâché : « Non, monsieur, ce n'est pas pour cela que nous sommes ici. Mon père, quand je l'ai quitté, m'a bien recommandé de ne pas m'amuser et j'entends suivre sa recommandation. »

Le souci de cette discipline, tel que le général Pershing a su, dès le premier jour, l'imposer à son



Une bombe dans une tranchée allemande.

armée, se marque jusque dans les moindres détails. Le directeur d'un important service américain, à qui je rendais visite ces jours-ci, a installé ses bureaux dans un des plus luxueux hôtels de la capitale. Dans toutes les chambres une pancarte rappelle brièvement aux occupants que chacun doit veiller soigneusement au bon entretien du mobilier, de la décoration, des tapis, faute de quoi le gouvernement des Etats-Unis aurait à payer, au moment du départ, des indemnités considérables. Mais après avoir fait appel à leurs sentiments, à leur esprit de devoir et de patriotisme, l'inscription se termine par cette petite phrase sèche, tranchante et sans réplique : « Toute contravention à cet ordre sera sommairement réprimée, will be summarily dealt with ». Ah ! si Kerensky avait parlé de la sorte aux révolutionnaires russes, nous n'aurions pas connu Trotsky, ni Lénine, ni le traité de Brest-Litovsk !

C'est par une discipline analogue, toute de fermeté, de précision et de sanctions, que les militaires américains ont, en quelques années, complètement transformé, matériellement et moralement, le pays de Panama au moment de la construction du canal, qu'ils sont parvenus à rendre la contrée salubre, à lutter contre les épidémies, à faire régner un ordre parfait là où il n'y avait autrefois que désordre et confusion.

* * *

De haute taille, d'aspect très militaire, le général Pershing fait grande impression sur les troupes qu'il commande. Il sait l'art de s'adresser à ses soldats. Au cours d'une tournée récente de huit jours dans les « bases américaines » en France, il rassemblait autour de lui les ouvriers des ports, ces régiments de dockers, grâce à l'activité desquels les grands paquebots sont déchargés dans des conditions de rapidité absolument étourdissantes :

« Je veux que votre port, leur disait-il, décharge

les navires plus promptement qu'aucun autre port voisin ; je vais organiser un concours parmi vous afin de faire savoir en Amérique quelle est l'organisation qui fonctionne avec le plus de succès ; quel est celui d'entre vous qui accomplit le mieux son devoir. Que chaque homme marche à sa tâche avec enthousiasme et cela signifiera le succès, la victoire. Si vous n'agissez pas ainsi, ceux de vos frères qui sont en train de mourir dans les champs de blé du Nord de la France verseraient pour rien leur sang. C'est à vous de les étayer. Je vous remercie pour ce que vous avez fait déjà, mais j'attends de vous que vous fassiez bien plus encore à l'avenir. »

Voilà comment on parle à des hommes libres.

Un autre jour, prenant la parole devant un régiment d'ouvriers nègres, Pershing leur rappelle qu'ils sont, comme les autres, des citoyens américains, qu'il a eu dans sa jeunesse une nourrice nègre et que, étant enfant, il a souvent joué et fait la lutte avec de jeunes nègres, ses compagnons.

Une autre fois encore, il harangue ainsi les cheminots américains :

« Je reviendrai chez vous un de ces jours pour y former quelques unités de volontaires. Nous vous donnerons fusils et canons et nous vous enverrons sur le front mettre la main à la pâte, « to try your hand at it ». Je veux vous donner une chance de tuer quelques Boches, de participer directement à la victoire qui, je puis vous l'assurer, ne fait absolument aucun doute. »

Il y a, dans ces harangues, un accent martial, un magnétisme, une volonté et une certitude de vaincre, qui doivent électriser ceux à qui elles s'adressent. Comme me le disait finement mon vieil ami Morton Fullerton qui me faisait lire dans le « Stars and Stripes », le nouveau journal hebdomadaire de cette armée : « Si Kipling était général et qu'il s'adressât à ses soldats, c'est ainsi qu'il leur parlerait ! »

Mais le général Pershing, lui, se préoccupe avant

tout d'agir. Et de son action les Boches ne tarderont pas à ressentir les effets ! »

* * *

Les succès des troupes franco-américaines ne marquent pas seulement une date importante dans l'histoire de la guerre. Ils sont l'aboutissement escompté par les deux gouvernements et la récompense méritée par les exécutants d'une collaboration intime d'une année.

Cette collaboration doit être connue, car elle fait à la fois le plus grand honneur aux hommes éminents qui l'ont instituée et à ceux qui en ont été les artisans modestes, convaincus et dévoués dans toutes les branches de l'activité militaire (état-major, ordonnance, instruction, transports...).

Anglais et Français ont eu chacun leur part à cette œuvre de collaboration interalliée. Ils y ont travaillé et ils y travaillent encore, en donnant ainsi un bel exemple de l'union morale qui, jointe à l'union matérielle, a fait leur force depuis quatre ans.

Si nous ne traçons ici que les grandes lignes de la collaboration française, c'est d'abord parce qu'elle nous touche de plus près, c'est surtout parce qu'elle doit, à la force même des choses, une importance et une extension qui ne peuvent nous échapper.

Les Américains, en effet, étaient appelés à se battre en France, au milieu de l'armée française, utilisant comme bases et comme lignes de communication le territoire et les chemins de fer français, comme camps, écoles, établissements militaires, une partie des nôtres.

En outre, la France se trouvait en mesure de leur fournir la plus grande partie de leur matériel de guerre, pendant le laps de temps indispensable pour monter leurs fabrications et pour mettre en œuvre leurs immenses ressources.

L'état-major français, par son passé d'études et de travail, avant et pendant la guerre, pouvait leur indiquer les méthodes d'instruction et de combat les mieux adaptées à la guerre moderne, et leur éviter les tâtonnements, les erreurs, les pertes d'hommes et d'argent qui sont le prix de l'expérience.

Enfin cette collaboration, facilitée par la sympathie naturelle des deux peuples, ne faisait que renouer la tradition du passé.

Pour ces différentes raisons, la collaboration franco-américaine, qui fut d'ailleurs la première en date, mérite une place à part dans l'histoire des événements militaires de la période actuelle.

* * *

Préconisée par le maréchal Joffre, au cours de sa mission aux Etats-Unis en avril 1917, instituée par le secrétaire Baker, cette collaboration a eu son origine au War College, dans les conférences où fut étudiée l'organisation qu'il convenait de donner au premier corps expéditionnaire et à l'armée en général. On ne peut trop louer la rapidité avec laquelle fut décidée une organisation qui, pour être adaptée à la guerre moderne, bouleversait — il faut bien l'avouer — toutes les idées admises dans les milieux militaires américains. Or, il est remarquable que, si cette organisation n'atteignit pas d'emblée la perfection (qui n'est pas de ce monde), elle se révéla à l'usage d'une valeur telle qu'elle servit en quelque sorte de modèle aux autres divisions américaines.

Du War College, où plusieurs officiers français travaillaient avec leurs camarades américains et s'efforçaient de leur transmettre les résultats d'une expérience de trois années, la collaboration s'étendit au War Department et à l'Ordance, puis, peu à peu, à toutes les branches de l'activité militaire. S'agissait-il de choisir et de construire un matériel

d'artillerie ? Des spécialistes français d'artillerie étaient envoyés à Washington; d'autres spécialistes étaient envoyés pour l'aviation, le génie, le corps de santé, etc...

Leur action fut coordonnée et dirigée par le haut commissaire de la République française, M. Tardieu, de manière que chacun de ces officiers exprimât toujours l'opinion ou le désir du gouvernement et de l'état-major général français, à l'exclusion de toute opinion personnelle.

Les bases de la nouvelle organisation militaire une fois posées, c'est dans l'instruction de l'armée que la collaboration des deux pays devait s'exercer le plus utilement. Des officiers et sous-officiers français « informateurs » furent envoyés aux Etats-Unis et répartis généralement par groupes de cinq dans les camps et dans les écoles, conjointement avec des officiers et sous-officiers britanniques.

Alors commença un travail intensif, — les informateurs français se donnant de tout leur cœur et de toutes leurs forces à une tâche dont ils savaient l'importance, puisqu'il s'agissait de gagner un temps précieux et d'épargner à leurs frères d'armes les plus rudes leçons de choses, — les officiers américains travaillant avec une soif d'apprendre et un désir de bien faire qu'aucune armée du monde n'a surpassés.

* * *

De l'autre côté, en France, l'instruction était poursuivie et complétée, suivant les directives du général Pershing, avec la collaboration non plus seulement des officiers, mais encore des troupes françaises, c'est-à-dire qu'elle s'étendait à l'armée tout entière.

Les premières divisions débarquées étaient jumelées avec des divisions françaises dans les mêmes camps d'instruction.

Puis, au fur et à mesure que le nombre des instructeurs américains augmentait, on ne donnait aux divisions suivantes que quelques unités françaises de démonstration.

Finalement les divisions instruites allaient au front avec un groupe d'officiers français sélectionnés.

La même collaboration s'exerçait dans les nombreuses écoles d'artillerie d'état-major, de spécialités de toutes sortes créées sur notre territoire, ainsi que dans les services de l'arrière.

D'autre part, le général Pershing doublait bientôt cette collaboration à l'instruction par une coopération rapide aux opérations.

On sait qu'avant de former les divisions américaines, il décidait de donner à ses troupes l'expérience du front au cours même de leur instruction.

Par régiments, l'infanterie et l'artillerie américaines vinrent combattre dans les divisions françaises. Au contact de nos vétérans, leurs soldats s'instruisirent vite ; au contact de nos états-majors, les leurs se formèrent rapidement.

Puis on vit des divisions américaines complètes entrer dans la bataille sous les ordres directs de leurs chefs, avec un groupe d'une dizaine d'officiers français informateurs.

Le rôle de ces officiers est de faire bénéficier leurs camarades américains de l'expérience qu'ils ont acquise sur le champ de bataille, et d'assurer la liaison la plus étroite avec les unités françaises voisines.

Ce rôle, nous savons aujourd'hui comment ils le comprennent. Nous savons qu'ils se dépendent sans compter pour justifier la confiance que l'état-major américain a mise en eux. Si sept sur dix de ces officiers sont tombés, dans une seule division, ce n'est pas sous forme de regret que nous le disons, c'est parce que nous sommes fiers qu'ils avaient donné à la collaboration franco-américaine sa plus belle expression, même au prix de leur vie.

Les résultats aujourd'hui connus, la valeur et les brillants succès des troupes américaines fortifieront



Vieille porte en Albanie.

encore cette étroite collaboration des deux armées. Chaque succès doit, en effet, nous inciter à faire encore et toujours mieux. Or, dans cette voie du progrès, nous avons tous besoin les uns des autres. Les derniers arrivés, quelle que soit leur valeur, ne peuvent pas se passer de l'information des vétérans de la guerre. Car, dans la phrase que nous abordons, il n'y a plus d'« idées nouvelles », il n'y a que des « idées reprises », soit que les moyens matériels permettent aujourd'hui de les réaliser, soit que les circonstances qui s'y opposaient jadis aient changé. En tout état de cause, l'avis de ceux qui ont vécu la guerre reste la meilleure source d'information et le meilleur élément d'appréciation dans les décisions à prendre.

* * *

La deuxième division américaine, dont fait partie la célèbre Brigade Marine, prit, aux heures angoissantes de juin dernier, une part glorieuse à l'arrêt de l'offensive allemande sur Paris. Adjointe à l'armée Degoutte, elle s'empara de haute lutte, le 29 juin, du bois de Belleau, au nord-ouest de Château-Thierry. Puis, partant de cette position essentielle, elle refoula, au cours de la contre-offensive du 18 juillet, la première et la quatrième division de la garde, la fameuse sixième division bavaroise, en réalisant, sur certains points, une avance de 17 kilomètres en six jours.

Le bois de Belleau, dont le nom sera retenu par l'Histoire comme ceux du bois le Prêtre, du bois de la Gruerie, du bois Sabot et de tant d'autres, s'allonge au creux d'un vallon. Aux accidents de terrain qui le jalonnent, aux rochers qui lui constituent autant de défenses naturelles, les Allemands avaient ajouté des centres puissants de résistance. La lutte fut inopinée et dura plusieurs jours, avec des alternatives d'avance et de recul. L'assaut final fut lancé par deux bataillons de la Brigade de Marine avec une tactique très sûre : quatre lignes de tirailleurs à cinquante pas ; assez près derrière, des troupes de choc, isolées en colonnes de section. Ces troupes enfoncèrent la position allemande à un point faible, dans un corps à corps furieux, à l'arme blanche ; puis, faisant une conversion sur le côté,

encerclèrent par derrière les secteurs plus solides. La position tomba ; les pertes furent sévères de part et d'autre, comme l'attestent de nombreux ter- res ornés de croix.

Pour glorifier l'héroïsme de la Brigade, le commandement français décida que le bois de Belleau porterait désormais le nom de « Bois de la Brigade Marine Américaine ». Le maire de Meaux la remercia avec émotion d'avoir sauvé sa ville. Foch et Pétain l'ont félicitée.

Sur les lieux mêmes du combat, qu'il a longuement visités, Georges Scott a évoqué la phase décisive de ce « rush » frénétique. Au milieu d'une nature meurtrie par la folie des hommes, parmi les arbres déchiquetés et tordus, les beaux et agiles gaillards du Marine Corps se jettent sur l'ennemi. Suivant la tradition de leur unité, ils ont, au moment de l'assaut, abandonné la veste et retroussé leurs manches, à la manière du bon ouvrier. Portant sur la tête le casque plat des soldats de Cyrus, ils vont droit à l'obstacle, la poitrine découverte. Ils n'ont pas seulement l'élan impétueux des « solides garçons » de Harvard College, fortifiés et assouplis par tous les sports, mais aussi l'adresse, naturelle aux descendants des grands chasseurs de la prairie.

Ces soldats d'infanterie de marine ressemblent, par plus d'un trait, à nos coloniaux ; ils ont, comme eux, de longs et glorieux états de services. Organisés dès 1740, ils ont fait la guerre de l'Indépendance, la guerre de Sécession, la campagne du Mexique, les expéditions de Cuba, des Philippines, la campagne contre les Boxers. Ils proclament fièrement, dans leur chant de guerre, qu'« ils ont lutté sous tout climat, en tout endroit, dans les neiges des terres septentrionales comme dans les sites des tropiques ensoleillés ». Ils furent les premiers soldats américains débarqués en France, le 27 juin 1917.

Comme toutes les troupes d'élite, ayant une longue tradition guerrière, ils ont un puissant esprit de corps et l'orgueil de leur uniforme : « Si vous voulez de l'action, disent-ils dans leur devise, venez chez les Marines ! » Cet appel a été entendu surtout par des intellectuels, élèves des Universités américaines, qui sont venus, au moment de l'in-

tervention, grossir le noyau des soldats de métier. Déjà célèbres aux Etats-Unis, ils sont en train d'y devenir légendaires, grâce aux récits détaillés de leurs exploits que câblent en Amérique les correspondants de guerre.

Au reste, le meilleur témoignage de sa vaillance lui vient de l'ennemi lui-même. Le lieutenant von Berg, officier de renseignements de la VII^e armée allemande, déclare dans un rapport consacré à l'interrogatoire des prisonniers américains capturés en juin que « les attaques des deux régiments américains sur le bois de Belleau furent exécutées avec cran et intrépidité. La deuxième division américaine peut être considérée comme une très bonne division; le recrutement des hommes doit être qualifié de remarquable; ils sont bien portants, bien constitués physiquement. L'esprit de la troupe est frais et plein d'une confiance naïve. »

Paris doit une reconnaissance particulière aux fusiliers marins des Etats-Unis. Or, comme le signalait récemment M. Brieux dans un article du « Figaro », Londres connaît nos zouaves, New-York nos chasseurs; Paris ne distingue pas les « Marines », bien qu'un détachement des combattants du bois de Belleau ait défilé à la revue du 14 juillet.

Sur le collet d'un soldat américain, écrit M. Brieux, si vous voyez un insigne représentant une bombe traversée par une ancre et surmontée de l'aigle éployée, vous pouvez donner à ce soldat un regard particulièrement respectueux et sympathique. Il appartient à une brigade héroïque : c'est un « Marine ».

* * *

Comment les Américains étaient disposés envers les Allemands; le lecteur pourra s'en faire une idée par la lecture de la lettre que nous faisons suivre et que nous empruntons à une correspondance de New-York à l'« Illustration ».

... Et alors, le déjeuner étant fini, le colonel Roosevelt vint à moi, mit sa poigne sur mon bras et me planta devant une eau-forte dissimulée dans la pénombre de la salle à manger. Je déchiffrai tant bien que mal la légende, qui était en allemand et qui disait : « Frédéric le Grand remet des étendards à ses troupes ».

Le colonel poussa un de ces éclats de rire légendaires et, la figure allumée d'une malice formidable, il me dit :

— Regardez bien... C'est un cadeau du kaiser, au temps où il me faisait des cadeaux et où nous échangeons autre chose que des injures. Il m'a envoyé cette gravure en me disant « qu'elle représentait le geste d'un de ses ancêtres ». Un de ses ancêtres !... Quand chacun sait que Frédéric le Grand n'a pas laissé d'enfants !... Et voilà tout le kaiser !... J'aurais dû le juger là-dessus, mais je l'ai jugé plus tard. Je l'ai jugé à Potsdam quand, au cours d'une longue conversation que nous eûmes ensemble, il s'écria : « Un kaiser ne doit pas faire d'amis. Un kaiser ne doit faire que des dupes. » Ça, c'est du Frédéric. Et ça, ça dépeint un homme !

M. Roosevelt s'est animé en prononçant ces mots. Comme disent ses compatriotes, il « entre en action ». Et je le retrouve tel que je l'ai connu jadis et tel que le popularise l'image. Tout à l'heure, pendant le déjeuner où nous étions assis une dizaine, il parlait peu, et, autour de cette table jonchée de fleurs, nous sentions tomber sur nos épaules un manteau de deuil et de tristesse. Pas une fois, au cours du repas — par suite d'une convention tacite et selon la règle américaine qui ne veut pas qu'on parle des morts — pas une fois, le nom de Quentin Roosevelt, l'enfant chéri de la famille, le dernier né des quatre fils, tombé le cœur troué d'une balle dans les forêts au Nord de Château-Thierry, n'a été prononcé. Mais les pensées allaient vers lui. On sentait son souvenir planer au-dessus de nous et je ne pouvais, pour ma part, détacher mon regard de la fenêtre où le petit drapeau de service de la

famille était accroché, un drapeau où figuraient quatre étoiles, trois étoiles bleues et une étoile d'argent...

Mais maintenant le colonel parle, et, quand il parle, il se bat, et, quand il se bat, il oublie... Son regard bleu, bien qu'il soit en partie fermé à la lumière, est resté étonnamment jeune et expressif. Il jette tour à tour des lueurs de colère et de malice. Le poing instinctivement se ferme et frappe, dût-il frapper dans le vide. La bouche s'ouvre sur des dents rudes et serrées. Le cou se tend toujours en avant pour foncer. La voix est remarquablement nette, claire, incisive, avec des inflexions curieuses quand elle essaye de s'adoucir, parce que même alors elle gronde encore...

Il fait une journée radieuse d'été et, du haut du promontoire de Sagamore Hill, par delà le rideau sombre des arbres et les pelouses vertes, on aperçoit les eaux bleues du Sound qui tache la fumée des vapeurs, et, au loin, très loin, les collines du Connecticut. C'est une scène de féerie qui vous rapproche de la beauté divine et vous éloigne de la méchanceté des hommes. Mais le colonel, lui, ne peut voir la scène présente et il plonge dans l'histoire passée.

— Dans ce même salon où vous êtes, le 6 août 1914, on m'annonça la visite d'un attaché de l'ambassade d'Allemagne à Washington. Je le fis entrer. Il me dit textuellement : « Je viens de la part de Son Impériale Majesté. La guerre a éclaté et l'Allemagne compte sur ses amis. Sa Majesté espère qu'elle peut vous faire figurer parmi eux. Elle n'a pas oublié les rapports d'amitié qu'elle a toujours eus avec vous et Elle espère que, de votre côté, vous n'avez pas oublié l'accueil qui vous a été fait lorsque vous êtes venu à Potsdam. » J'écoutais sans sourciller et me contentait de répondre : « Remerciez son impériale majesté de vous avoir envoyé et dites-lui qu'elle a raison de compter sur la fidélité de ma mémoire. De même que je n'ai pas oublié comment j'ai été reçu par le kaiser à Potsdam et à Berlin, de même je ne saurais oublier non plus comment j'ai été reçu par le roi Albert à Bruxelles. » L'attaché là-dessus claqua des talons, salua et sortit.

Un de nous s'aventura à poser une question.

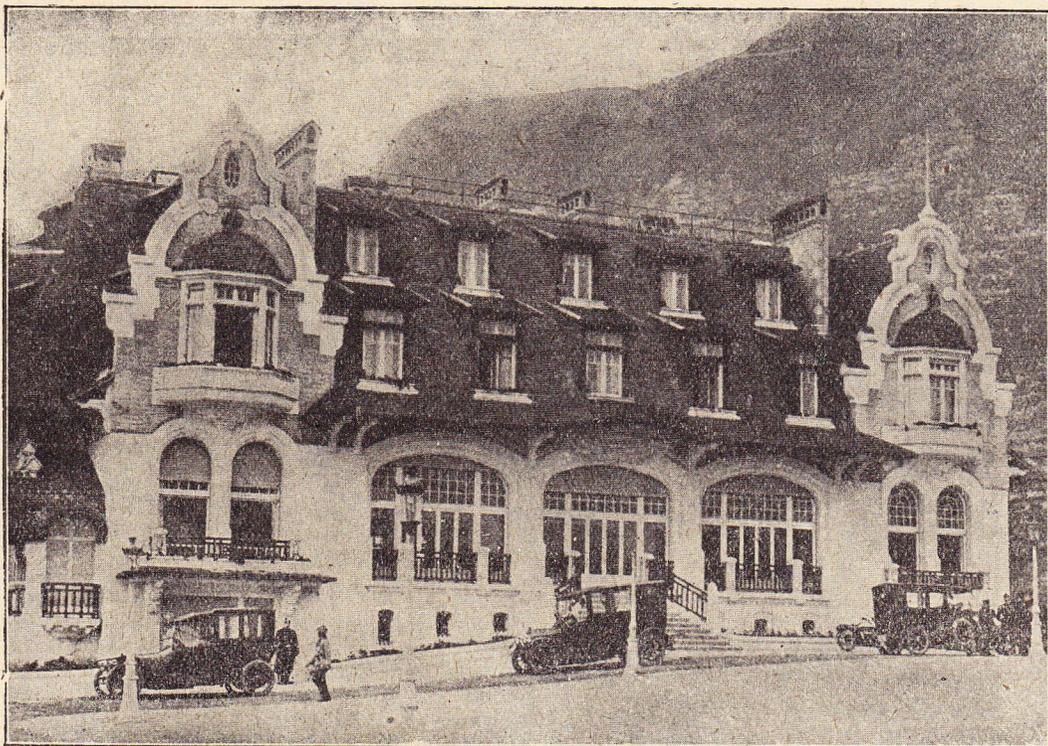
— Pourtant, colonel, lorsque vous étiez à la Maison-Blanche, vous aviez eu avec l'Allemagne, comme président des Etats-Unis, de graves difficultés.

— Oui, repartit M. Roosevelt, j'ai eu presque la guerre avec l'Allemagne. Et ceci est une leçon : on n'a jamais la guerre quand on ne craint pas de la faire... C'était un an environ après que j'avais pris la présidence. L'Allemagne, qui déjà, à cette époque, cherchait à étendre sa domination, avait jeté les yeux sur le Venezuela, alors soumis au régime de Castro. Tout était prêt pour mettre en adjudication le pays et le transformer en colonie allemande lorsque, brusquement, je jugeais à propos d'intervenir. Un beau jour, après avoir laissé John Hay, qui était alors secrétaire d'Etat, rédiger un certain nombre de notes, je fis venir l'ambassadeur d'Allemagne et je lui dis à brûle-pourpoint :

« — Cette affaire du Venezuela dure maintenant depuis assez longtemps. Je ne puis permettre qu'elle continue et qu'elle arrive à un point qui serait dangereux pour ce pays. J'apprends, en outre, que vous avez toute une escadre de navires de guerre qui croise dans les parages. Voulez-vous bien me donner des explications immédiates et claires sur tout ceci ?... »

» L'ambassadeur me répliqua qu'il ne se croyait pas le droit d'ouvrir une discussion sur une question aussi grave.

« — C'est très bien, fis-je. Eh ! bien, puisque vous ne pouvez discuter une pareille question, voulez-vous bien dire à votre gouvernement qu'il faut que, d'ici à dix jours, nous la soumettions à un arbitrage, — ou bien, dans dix jours, je serai obligé d'envoyer Dewey là-bas. »



Siège du gouvernement Belge au Havre

« — Oh ! monsieur le président, répliqua l'ambassadeur, je ne puis envoyer à mon gouvernement pareil message. Vous ne vous rendez certainement pas compte de ce qu'il signifierait. »

« — Vous vous figurez, insistai-je, que cela signifierait la guerre ? »

« — Je ne veux pas dire ce que je me figure, fit l'ambassadeur. »

« — Eh ! bien, si vous vous figurez que c'est la guerre, figurez-vous bien aussi que, pour faire cette guerre, vous avez choisi le seul endroit où vous ne pourrez pas vous battre contre nous. »

» Et je lui montrai la carte avec les côtes américaines.

» L'ambassadeur se retira et revint huit jours plus tard. Je lui demandais s'il avait envoyé mon message à son gouvernement et quelle était la réponse. Il me dit qu'il n'avait pas osé envoyer pareil message.

« — Très bien, lui dis-je, je vais donner l'ordre à Dewey d'appareiller dans quarante-huit heures... »

« — Mais c'est épouvantable, s'exclama l'ambassadeur. »

« — Parfaitement, lui dis-je, ce sera épouvantable pour votre pays. »

» Trente-six heures après, l'ambassadeur d'Allemagne revenait avec un large sourire sur les lèvres, me disant qu'il avait reçu des instructions formelles du gouvernement allemand pour soumettre notre litige du Venezuela à l'arbitrage. Cet extraordinaire ambassadeur demeura néanmoins convaincu que j'avais voulu le bluffer et que jamais je n'avais donné l'ordre à l'amiral Dewey de se tenir prêt à toute éventualité. Il voulut en avoir le cœur net et interrogea un jour l'amiral.

« — Est-il exact, lui demanda-t-il, que le président vous ait donné l'ordre d'appareiller dans les deux heures qui suivraient son ordre ? »

« — Non, fit Dewey, il ne m'a pas donné cet ordre-là... »

« — Ah ! s'exclama joyeux l'ambassadeur, j'en étais sûr : Roosevelt n'a pas dit la vérité... »

« — Non, fit Dewey imperturbable, Roosevelt n'a pas dit la vérité : il n'a jamais donné l'ordre d'ap-

» pareiller dans les deux heures qui suivraient son ordre : il a donné l'ordre d'appareiller dans les deux minutes !... »

Et un bon rire soulève les épaules du colonel Roosevelt tandis qu'il rappelle ce mot historique de Dewey. Mais le rire ne dure pas et, la voix redevenue grave, avec cet accent de sincérité qui le rend si persuasif, il reprend :

— Bluffer, c'est tout ce que les Allemands savent faire et c'est tout ce à quoi ils croient. On ne gouverne pas avec du bluff. On ne gouverne que d'une seule façon : en parlant doucement et en portant une grosse canne. « Speak softly and carry a big stick ! »

L'après-midi s'est avancé et, déjà dans le lointain, les collines du Connecticut commencent à rougir aux rayons du soleil couchant. Par la porte entrebâillée de la salle à manger on peut voir une table qui, de nouveau, vient d'être dressée avec des verres et des friandises. Un de nous jette un regard un peu étonné sur cette table et le colonel, qui ne voit pas, voit ce regard.

— Oui, nous dit-il, ça, c'est pour mes boys que j'attends.

Ses boys ? Qu'est-ce à dire ?

Je prends congé. Le colonel m'accompagne jusque sous le porche de la maison et me serre les deux mains. Il me les garde même et me parle maintenant de la France. Sa voix, plus basse, devient profonde, et une allusion est faite à l'absent qui ne reviendra pas.

— Dites-leur bien là-bas, me dit-il, que je leur ai donné ce que j'ai de meilleur. Je n'ai qu'un regret : et c'est de n'avoir pu me donner moi-même.

A ce moment, une rumeur s'élève dans l'allée qui mène à la villa. Un camion automobile débouche, qui amène une vingtaine de soldats du camp voisin : ils chantent et sifflent. Peut-être le colonel ne les voit-il pas, mais il les entend. Il se dresse. Sa figure, grave il y a une minute, rayonne de joie. Et, d'une voix de stentor, il crie :

— Come on boys ! Come on ! Venez, mes enfants !

Les boys qu'il attendait pour goûter, c'étaient ces soldats...



Episode de la grande guerre.

Le Conquérant.

L'écrivain connu, Andreas Latzko, nous dépeint le type du général allemand qui, sorti de quelque petite ville de province se voit soudain transporté par la guerre dans le pays ennemi où il règne en roi et où il tient en mains la vie de milliers de gens, dont il dispose suivant les caprices de sa bonne ou de sa mauvaise humeur.

Au cours de la guerre, beaucoup de ces types se

sont révélés que leur orgueil ou leur haine rendit irresponsables de leurs actes et qui furent de vrais monstres.

Nous donnons ici ces quelques lignes intéressantes, à titre documentaire :

Par ordre de Son Excellence, une musique militaire exécutait journellement un concert, de 3 à 4 heures, sur la Grand' Place précédant la vieille maison communale, qui abrite maintenant l'« Armée-Oberkommando » et qui portait sur son fronton les majuscules mystérieuses A. O. R.